



**HAL**  
open science

# La crise en discours : événement, sémantique discursive, culture

Sandrine Reboul-Touré

► **To cite this version:**

Sandrine Reboul-Touré. La crise en discours : événement, sémantique discursive, culture. 2021.  
halshs-03607028

**HAL Id: halshs-03607028**

**<https://shs.hal.science/halshs-03607028>**

Submitted on 17 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sandrine Reboul-Touré  
Université Sorbonne nouvelle  
EA 7345 *Clesthia*, Langage, Systèmes, discours  
[sandrine.reboul-toure@sorbonne-nouvelle.fr](mailto:sandrine.reboul-toure@sorbonne-nouvelle.fr)

*La crise en discours : événement, sémantique discursive, culture*

La crise que nous traversons actuellement n'a pas encore de nom stabilisé. Sera-t-elle nommée par sa date (comme *la crise de 1929*, *la crise de 2008* et donc *la crise de 2020*) ou bien par son thème (comme *la crise de la vache folle*, *la crise des subprimes*, *la crise du covid-19*) ou encore autrement ? Cette crise se distingue par le fait qu'elle touche tous les citoyens et par sa durée ce qui permet de la prendre comme objet d'étude alors qu'elle est en cours. Je tiens à mettre en lumière des caractéristiques spécifiques de la crise actuelle, notamment sur le plan linguistique. Tout d'abord, cette crise invite à s'interroger sur les délimitations d'un événement et sur sa nomination : plusieurs dénominations sont en concurrence mais c'est la composition « crise sanitaire » qui émerge de manière remarquable. Ensuite, la crise a un impact au niveau discursif et lexical avec une explosion de la créativité lexicale : de nouveaux mots ont émergé, aussi bien dans la sphère publique que dans la sphère privée, pour nommer des réalités nouvelles. Cet impact sur la langue permet, dans le cadre d'une analyse du discours ouverte sur les mots, de revisiter des concepts linguistiques au niveau macro-structurel et au niveau micro-structurel. Ainsi, je présente, dans une première partie, la crise en tant que concept ainsi que différents points de vue autour du mot. Dans une seconde partie, j'interroge l'articulation de l'événement et de la nomination. Enfin, je collecte quelques néologismes et mots nouveaux qui mettent en évidence l'effervescence de la création lexicale en français, ce qui est à souligner. J'analyse donc des phénomènes qui s'inscrivent dans la problématique intitulée « dire la crise » en faisant converger analyse du discours et lexicologie.

1. « Crise » : concept, mot, vocable, lexème
- 1.1. Le concept de crise

Le concept de crise peut être positionné dans un cadre sociologique et philosophique voire transdisciplinaire. C'est ainsi qu'Edgar Morin, dès les années 1970 met en évidence différents aspects de ce concept qui le conduisent à aller jusqu'à identifier plus tardivement « une crise de civilisation qui couve » (Morin, 2020, p. 14) :

La notion de crise s'est répandue au XX<sup>e</sup> siècle à tous les horizons de la conscience contemporaine. Il n'est pas de domaine ou de problème qui ne soit hanté par l'idée de crise : le capitalisme, la société, le couple, la famille, les valeurs, la jeunesse, la science, le droit, la civilisation, l'humanité...

Mais cette notion, en se généralisant, s'est comme vidée de l'intérieur. A l'origine, *Krisis* signifie « décision » : c'est le moment décisif, dans l'évolution d'un processus incertain, qui permet le diagnostic. Aujourd'hui, crise signifie « indécision ». C'est le moment où, en même temps qu'une perturbation, surgissent les incertitudes. Quand la crise était limitée au secteur économique, on pouvait au moins la reconnaître à certains traits quantifiés : diminution (de la production, de la consommation, etc.) ; accroissement (du chômage, des faillites, etc.). Mais dès qu'elle s'élargit à la culture, la civilisation,

l'humanité, la notion perd tout contour. Elle permet tout au plus de dire que quelque chose ne va pas, mais l'information qu'elle donne se paie par l'obscurcissement généralisé de la notion de crise. (Morin, 1976, p. 149)

Face à cette vacuité de la notion, Edgar Morin va proposer une science des crises, la « crisologie ».

## 1.2. Différentes facettes du « mot » crise

Dans un autre cadre théorique, celui des sciences du langage, Marie Veniard s'intéresse au mot « crise » en ayant collecté les données d'un corpus de presse quotidienne (*Le Monde* et *Le Figaro*) lors du conflit des intermittents du spectacle (2003-2004). Elle propose de décrire « le fonctionnement du mot 'crise' à différents niveaux de contextualisation du discours, ce qui [...] conduira à établir le *profil lexico-discursif* du mot dans un événement particulier » :

La notion de profil lexico-discursif s'intègre à une analyse du discours à entrée lexicale (Marcellesi 1976 ; Née, Veniard 2012) [...] [elle] vise à rendre compte de l'articulation des unités lexicales au discours, qu'il s'agisse des relations associatives entre éléments lexicaux ou des interactions entre unité lexicale et les niveaux du texte et du discours. (Veniard, 2013, p. 222)

Dans l'analyse que je propose, on retrouve la convergence entre mot et discours et si, dans la lignée d'Edgar Morin, la notion de crise « perd tout contour », avec l'étude du mot « crise », parce qu'il est spécifié par différents co-textes, on peut cerner des aspects mieux identifiés. La dénomination de « mot » est beaucoup trop vague pour être pertinente en linguistique ; tout le monde sait ce qu'est un mot mais il est toujours difficile de le définir. Parler de mot, c'est déjà participer à une première étape de la réflexion métalinguistique. « Le mot entre ensuite dans des systèmes de représentation abstraits qui nécessitent la création de nouvelles dénominations pour l'exploration de différents points de vue au cœur des sciences du langage » (Petiot, Reboul-Touré, 2009, p. 16). C'est pourquoi, je choisis de parler de « lexème » pour identifier un mot stabilisé en langue dont un reflet est porté par les dictionnaires et de « vocable » afin d'identifier les différentes réalisations concrètes réalisées dans les discours.

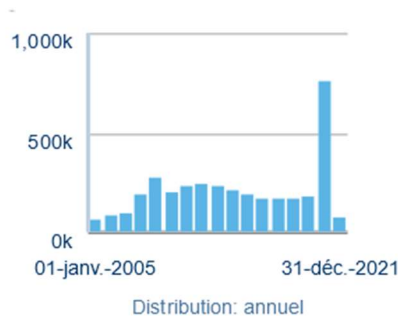
Pour observer des vocables, la base de données Factiva qui rassemble de nombreux titres de presse<sup>1</sup> ainsi que des graphiques et Europresse<sup>2</sup> permettent de constituer un vaste corpus diversifié. Le graphique ci-dessous représente le nombre d'occurrences du vocable « crise » avec une distribution annuelle du 1<sup>er</sup> janvier 2005 au 31 janvier 2021<sup>3</sup>. Il est possible d'identifier une hausse des occurrences en 2008-2009, c'est la crise financière de 2008 et un bond exceptionnel en 2020, année pendant laquelle il n'y a jamais eu autant d'occurrences de « crise » dans la presse et les agences de presse :

---

<sup>1</sup> Factiva est une base de données permettant l'accès, entre autres, à des journaux, magazines et agences de presse dans plusieurs langues.

<sup>2</sup> Diffusion d'information de presse sur internet. Europresse permet l'accès, entre autres, à *Libération* et au *Monde* qui ne sont plus sur Factiva (restriction de contenu sur nos comptes académiques).

<sup>3</sup> Le dernier rectangle représente peu d'occurrences car l'année 2021 est en cours.

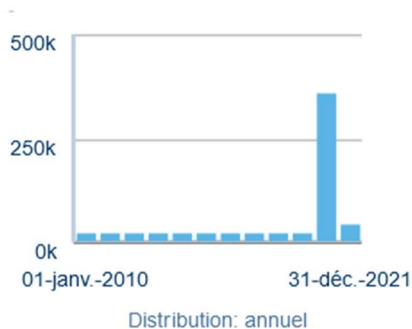


Graphique 1. Nombre d'occurrences par an de « crise » de 2005 à janvier 2021

Il est alors possible de collecter de très nombreux articles afin d'analyser les différentes valeurs que peut prendre le vocable « crise » selon les contextes dans lesquels il apparaît. Une analyse lexicométrique pour explorer de grands corpus serait ici pertinente mais j'ai opté pour une analyse qualitative en lisant de nombreux extraits et en faisant des sondages à différents moments de l'année 2020. J'ai relevé toute une palette de traits sémantiques en fonction des contextes dans lesquels le vocable apparaît. Avec un autre angle d'analyse, on peut donc considérer la « crise » comme un vocable qui se charge de différentes facettes sémantiques en fonction des adjectifs ou des compléments du nom qui viennent le caractériser. C'est donc le contexte droit de « crise » qui, dans le cadre d'une analyse du discours qui se focalise sur une entrée lexicale, permet d'isoler des traits sémantiques. Pour relever différents contextes droits pour le vocable « crise », j'ai donc exploré la base de données Factiva. Ce recueil des contextes autour de « crise » est très diversifié ce qui peut, avec une visée globale, en faire une notion floue mais qui au cours d'une analyse linguistique micro-structurale permet à chaque fois de spécifier un aspect particulier de « crise ». Voici quelques contextes relevés sur la période du 1<sup>er</sup> janvier 2020 au 31 janvier 2020. Globalement, il existe de nombreuses occurrences de « la crise » sans spécification, des renvois à des crises passées, *crise financière*, *crise financière de 2008*, *crise de 2008* ou encore, *crise des Gilets jaunes*, *la crise des « gilets jaunes »* et des caractéristiques de « crise » marquées par un adjectif : *crise bancaire*, *crise climatique*, *crise démocratique*, *crise écologique*, *crise économique*, *crise institutionnelle*, *crise migratoire*, *crise mondiale*, *crise politique*, *crise sanitaire*, *crise sociale*, *crise systémique*. Quant aux compléments du nom, ils créent des syntagmes qui réfèrent à l'origine de la crise en pointant le virus ou la maladie : *crise du coronavirus*, *crise du Covid-19*, *crise du Covid*, *crise de la Covid-19*, *crise COVID*.

Du fait de cette réalité inédite, le vocable « crise » entre dans des co-textes nouveaux et c'est la composition « crise sanitaire » qui est la plus utilisée ; c'est un fait notable<sup>4</sup> comme le montre ce second graphique :

<sup>4</sup> Un tel graphique est d'ailleurs atypique comparativement à certaines études déjà réalisées ; par exemple, autour des vocables « bien-être » (Reboul-Touré, 2016) ou encore « biodiversité » qui montrent des graphiques exponentiels avec des occurrences de plus en plus nombreuses de ces mots-clés au fil des années, donc une diffusion de plus en plus importante mais une diffusion régulière.



Graphique 2. Nombre d'occurrences par an de « crise sanitaire » de 2010 à janvier 2021

Ainsi cette analyse des occurrences de « crise » en discours permet de mettre trois résultats en avant. Le premier concerne le déterminant qui a une valeur déictique dans la mesure où il s'agit d'une crise connue, en l'occurrence, celle que nous vivons actuellement, amorcée au début de l'année 2020. « La crise » réfère à la crise par celui qui le dit ; on est presque dans une dimension déictique d'où la « valeur déictique ».

Le second constat est celui de la cohésion entre « crise » et « sanitaire ». L'adjonction de « sanitaire » à « crise » existe depuis plusieurs dizaines d'années. Les recherches sur la base de données Gallica<sup>5</sup> pour l'entrée « crise sanitaire » permettent de trouver, pour les occurrences les plus anciennes, un article<sup>6</sup> d'A. Augustin Rey, Vice-Président de la Société de Médecine Publique et de Génie Sanitaire intitulé « La Mortalité, la Morbidité et la Crise de l'Habitation Française<sup>7</sup> :

Nous sommes parvenus à une crise qui pourrait menacer la paix sociale. Elle a divers aspects :

Crise sanitaire – Caractérisée par l'absence de réparations aux habitations anciennes, sur l'ensemble du territoire en dehors des régions reconstituées ; îlots contaminés, tuberculeux, cancéreux ; surpeuplement excessif avec concentration d'énormes populations urbaines dans des garnis et hôtels meublés, contraire à l'hygiène, comme à la dignité et à l'avenir de la famille ; absence d'eau potable et évacuation des eaux usées.

Dans cet article, la crise est spécifiée par divers aspects notamment sanitaires mais elle ne réfère pas à un événement ; elle décrit une situation.

Le corpus recueilli sur l'année 2020 montre de très nombreux emplois de « crise » dans le contexte « crise sanitaire » : ce n'est plus seulement une crise qui affecte la santé (le sens de A + le sens de B). On découvre l'émergence d'une nouvelle composition « crise sanitaire » qui est moins une séquence syntaxique qu'une unité lexicale du fait du figement qui s'installe entre les deux éléments et du référent régulier, avec environ 354 471 réalisations<sup>8</sup> au cours de l'année 2020.

Le troisième constat est prospectif ; il concerne la ramification de la crise sanitaire qui est centrale par rapport aux autres crises (économique, politique, sociale...) ce qui fait que la crise qui est ici analysée portera au-delà de sa dénotation des éléments liés à la « mémoire discursive », notion présente chez Jean-Jacques Courtine :

<sup>5</sup> Gallica est la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France, <https://gallica.bnf.fr/accueil/fr/content/accueil-fr?mode=desktop>

<sup>6</sup> Article issu de la communication à la Société de Médecine Publique, séance du 24 avril 1929 publié dans *Le mouvement sanitaire*, organe officiel du syndicat des médecins hygiénistes français et de la société de médecine publique, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k122756c/f4.item.r=%22crise%20sanitaire%22>

<sup>7</sup> Les majuscules sont dans le texte.

<sup>8</sup> Base de données Factiva.

Ce que nous entendons par le terme de « mémoire discursive » est distinct de toute mémorisation psychologique [...] La notion de mémoire discursive concerne *l'existence historique de l'énoncé* au sein de pratiques discursives réglées par des appareils idéologiques [...] (Courtine, 1981, p. 52-53)

Cette notion est « revisitée » par Sophie Moirand :

[...] au fil des événements analysés, on a rencontré, inscrits dans la matérialité discursive, des mots et des formulations qui jouent le rôle de déclencheurs mémoriels sans qu'on puisse réellement parler de « discours rapporté », ou qui semblent renvoyer à des représentations relevant de domaines de mémoire à court terme ou à long terme

Ainsi lorsqu'on parlera de « crise sanitaire » à l'avenir, il est probable que la référence se fera à celle de 2020 comme étant la plus marquante ; la dénomination « crise sanitaire » avec des liens à un état d'urgence sanitaire inscrit dans la loi<sup>9</sup>, à un premier confinement inédit puis à un reconfinement et à des couvre-feux sera porteuse d'une mémoire discursive associée à tous ces faits. Actuellement dans les dictionnaires usuels comme le *Petit Larousse* ou le *Petit Robert de la langue française* différentes crises sont mentionnées (par exemple dans le *Petit Robert 2020* : *crise économique, crise politique, crise du pouvoir, crise ministérielle, crise diplomatique, internationale, crise du logement, crise sociale*) mais on ne trouve pas « crise sanitaire ». Il se pourrait que ces dictionnaires mettent à jour la définition avec l'insertion de « crise sanitaire » suite à l'ensemble de ces événements marquant l'année 2020.

## 2. Événement et nomination

### 2.1. Événement existentiel et événement-objet : quand la crise devient un événement

« L'événement constitue incontestablement un objet de connaissance, un objet de recherche pour les sciences humaines et sociales, un lieu de réflexion de penseurs venant de tous les horizons » (Londei, Moirand, Reboul-Touré, Reggiani, 2013, p. 11) et parmi les questions linguistiques saillantes qui émergent de la crise qui a débuté en 2020, l'une est de savoir comment nommer ce qui se produit, comment nommer l'événement :

lorsqu'un événement est « saisi par la communication », pour reprendre l'expression de [Louis] Quéré, on ne peut que s'interroger sur les différentes façons de « dire » l'événement, depuis sa mise en mots et en images, sa description et sa mise en récit, jusqu'à la façon de le désigner ultérieurement, du moment singulier (ce qui arrive) jusqu'à ce qu'il prenne forme à l'intérieur d'un système complexe de construction discursive et de temporalité. (Londei, Moirand, Reboul-Touré, Reggiani, 2013, p. 11-12)

L'événement peut être envisagé sous plusieurs modalités. Il peut être considéré comme ce qui se produit puis il devient « pensé » et c'est aussi, sur une autre strate, une mise en discours ; c'est cette modalité qui peut être plus ou moins amplifiée selon l'intérêt que certaines communautés accordent à l'événement (des événements parfois dérisoires pourront prendre une

---

<sup>9</sup> « Art. L. 3131-13. L'état d'urgence sanitaire est déclaré par décret en conseil des ministres pris sur le rapport du ministre chargé de la santé. [...] LOI n° 2020-290 du 23 mars 2020 d'urgence pour faire face à l'épidémie de covid-19.

ampleur médiatique et *a contrario* des événements réels importants (pour qui ?) pourront être passés sous silence) :

La distinction principale que nous pouvons faire est entre les événements comme changements contingents qui se produisent concrètement dans notre environnement, donc les événements existentiels, et les événements comme objets (objets de conscience, de pensée, de discours, d'enquête, de jugement). La grande différence entre les deux formes est le degré de symbolisation. [...]

Ces deux formes de l'événement coexistent dans notre expérience et, en tant qu'êtres capables de jugement, nous sommes constamment en train de convertir des événements existentiels en événements-objets, essentiellement à toutes fins pratiques, c'est-à-dire de façon à pouvoir intervenir dans le cours des événements, tempérer leur frappe, les domestiquer un peu. (Quéré, 2013, p. 5-6)

C'est dans cette dynamique qu'apparaît une articulation cruciale entre l'événement et la nomination et « Le choix de s'arrêter sur l'acte de nommer les événements permet de mettre au jour certains aspects de la *nomination*. Longtemps étudiée pour les noms communs et les noms propres, elle peut l'être aussi pour des noms d'événement, qui empruntent des propriétés à ces deux catégories (Moirand, Reboul-Touré, 2015, p. 107). La nomination est

L'acte par lequel un sujet nomme en discours, autrement dit catégorise un référent en l'insérant dans une classe d'objets identifiée dans le lexique, à moins qu'il ne veuille innover avec un néologisme. La dimension performative de ce geste originaire de nomination est alors manifeste et les sémanticiens parlent, comme en langue courante, d'acte de baptême (Détrie, Siblot et Vérine, 2001, p. 205).

En effet, quand il se produit un fait dans la réalité, il peut faire émerger des échanges à l'oral qui pourront être repris par la presse et participer à une certaine diffusion. Face à des réalités nouvelles, on forgera des néologismes (voir partie 3).

## 2.2. La nomination : *de la subjectivité dans le langage*<sup>10</sup>

Si les journalistes utilisent souvent le vocable « crise » dans leurs articles en 2020, il est intéressant de voir de quelle crise il s'agit. L'analyse des co-textes journalistiques permet de voir que la crise renvoie à des référents très diversifiés lors des deux premiers mois de l'année : *crise écologique, crise du politique, crise du libéralisme, crise sociale, crise de réputation, crise des migrants, crise du secteur bancaire, crise des retraites, crise de la société, crise de confiance, crise climatique, etc.* :

Tombés en pleine **crise des retraites**, les chiffres, catastrophiques, de la délinquance ont peu suscité de réactions politiques, mais ils participent de la **crise de la société** et de la **crise de confiance** dans l'action publique. (*Le Figaro*, 4 février 2020)

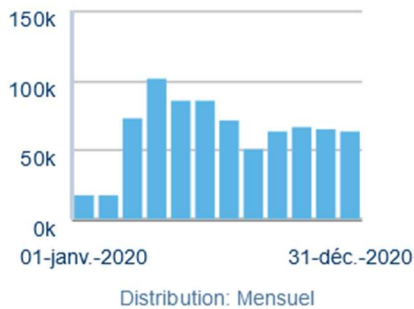
Pour ceux de notre génération qui, accablés par les preuves scientifiques, ont conscience de la monstruosité des changements en cours et se trouvent devant l'inaction générale, comme condamnés à rester spectateurs, il est difficile de comprendre une telle différence de traitement entre une mobilisation contre la réforme des retraites et une **crise**

---

<sup>10</sup> Benveniste E. [1958] 1966, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris, Gallimard, 258-266.

**climatique** qui reste à l'arrière-plan de vos mouvements alors qu'elle compromet l'existence même d'un tel système. (*Le Monde*, 13 février 2020).

Puis, à la mi-février 2020, lorsque les informations vont concerner le développement d'une maladie suite à un coronavirus en Chine, à Wuhan, le vocable « crise » va alors être focalisé sur cet événement, un événement existentiel qui va devenir un événement-objet avec une production discursive particulièrement importante et les occurrences de « crise » font alors un bond comme le montre le graphique ci-dessous :



Graphique 3. Nombre d'occurrences de « crise » par mois au long de l'année 2020

Une effervescence médiatique va accompagner cet événement inédit. Deux faits discursifs sont à relever. Le premier se situe à la mi-février 2020, quand les journalistes vont chercher à donner un nom à la crise nouvelle en train de prendre forme. Le second concerne l'emploi de « crise » qui sera majoritairement associé à la crise liée au coronavirus. Les hésitations sur la dénomination du phénomène sont bien présentes. J'ai relevé des emplois autour d'« épidémie<sup>11</sup> »

**L'épidémie de coronavirus COVID-19** en cours, qui a débuté à Wuhan à la fin de l'année dernière, illustre bien la menace que représentent les maladies infectieuses émergentes, non seulement pour la santé humaine et animale, mais aussi pour la stabilité sociale, le commerce et l'économie mondiale. Or de nombreux indices portent à croire que la fréquence des émergences de nouveaux agents infectieux pourrait augmenter dans les décennies à venir, faisant craindre une **crise épidémiologique mondiale imminente**. En effet, les activités humaines entraînent de profondes modifications de l'utilisation des terres ainsi que d'importants bouleversements de la biodiversité, en de nombreux endroits de la planète. (*La Tribune*, 14 février 2020)

La première réunion publique en France, sur la **crise épidémique** qui a surpris le monde entier mi-janvier, était organisée, hier soir, à Bordeaux, à l'initiative du CHU et de « Sud Ouest ». (*Sud Ouest*, 26 février 2020)

Puis, il arrive un moment charnière quand le directeur général de l'Organisation mondiale de la santé<sup>12</sup> fait une déclaration, le 11 mars 2020<sup>13</sup> :

Ces deux dernières semaines, le nombre de cas de COVID-19 hors de Chine a été multiplié par 13 et le nombre de pays touchés a triplé. [...]

<sup>11</sup> « Apparition accidentelle d'un grand nombre de cas (d'une maladie infectieuse transmissible), ou accroissement considérable du nombre des cas dans une région donnée ou au sein d'une collectivité ». *Le Petit Robert de la langue française* 2020.

<sup>12</sup> Le docteur Tedros Adhanom Ghebreyesus.

<sup>13</sup> <https://www.who.int/fr/director-general/speeches/detail/who-director-general-s-opening-remarks-at-the-media-briefing-on-covid-19---11-march-2020>



Nous avons par conséquent estimé que la COVID- 19 pouvait être qualifiée de pandémie.

Le mot « pandémie » ne doit être utilisé ni de manière désinvolte ni de façon abusive car, mal employé, il peut entraîner une peur déraisonnable ou une résignation injustifiée, la bataille étant considérée comme perdue. [...]

Nous n'avions jamais vu auparavant de pandémie déclenchée par un coronavirus. Il s'agit de la première pandémie causée par un coronavirus.

C'est un fait intéressant car dans ce cas l'acte de nomination est identifiable et seule l'OMS peut prendre cette décision. La presse va anticiper l'arrivée du « mot » puis elle sera un lieu de diffusion :

L'OMS refuse toujours d'utiliser le mot « **pandémie** », mais cette prudence oratoire paraît de plus en plus déplacée avec des foyers dépassant plusieurs centaines de cas dans plusieurs pays. Au-delà de quelques dizaines de malades dans un pays, il devient en effet illusoire de pouvoir bloquer le virus, et la seule stratégie viable devient d'essayer d'en limiter la progression. (*Le Figaro*, 28 février 2020)

Si le virus impacte le scrutin, on l'a beaucoup dit (moins de meetings et de poignées de main, hausse attendue de l'abstention), le scrutin impacte-t-il la gestion de la crise ? Une « exception française » est en train d'apparaître. Le virus court (vite), des professionnels de santé s'inquiètent (pas tous), l'Italie tire le rideau, l'OMS décrète la « **pandémie** » et alerte sur la légèreté de la prise en charge mais, chut, la France vote. (*Les Echos*, 12 mars 2020)

Selon le choix de la dénomination, les journalistes font part de leur point de vue et ils cherchent à alerter le lecteur de différentes façons. C'est ici qu'il est possible d'étendre les exemples retenus par Emile Benveniste. En effet, dans son article sur la subjectivité dans le langage, il lie la subjectivité au sujet qui prend la parole :

C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans *sa* réalité qui est celle de l'être, le concept d' « ego ». La « subjectivité » dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se positionner comme « sujet ». (Benveniste, 1966, p. 259)

Des éléments grammaticaux sont ensuite relevés comme certains pronoms, les temps verbaux, etc. (des marqueurs de subjectivité) jusqu'à des éléments qui entrent depuis dans la pragmatique, *je jure*. Il me semble possible d'aller au-delà : le choix de telle ou telle dénomination pour « dire la crise » met en évidence le point de vue du locuteur, utiliser « pandémie » est plus anxiogène que « crise ».

Ensuite, ce sont les vocables « crise » et majoritairement « crise sanitaire » qui vont être régulièrement utilisés (voir la première partie) :

Philippe Bourdeau, professeur à l'Institut de géographie alpine de l'université Grenoble-Alpes, relève « un pied de nez de l'histoire, une inversion subite : les grandes stations qui se prévalaient jusque-là de leur clientèle internationale et de leur solidité risquent d'être les plus fragilisées par cette **crise**. [...] » (*Libération*, 28 novembre 2020)

Le constat du CSA n'est pas moins sévère. La **crise sanitaire** a « aggravé » une anomalie que l'autorité publique combat depuis de longues années : les femmes, moins présentes dans les médias audiovisuels que les hommes (41 % contre 59 %), restent souvent cantonnées au registre traditionnel de la féminité le témoignage sur la vie quotidienne (55 % contre 45 %). Pendant la **crise sanitaire**, elles ont ainsi été invitées à raconter à la première personne leur expérience de « maman confinée » ou de victime de violences, mais elles ont beaucoup plus rarement endossé le costume respecté de l'expert. (*Le Monde*, 11 juillet 2020)

Le sens de « crise » pris dans ce contexte de l'année 2020 renvoie à un référent plutôt stable en lien avec le coronavirus. Quant à la composition « crise sanitaire », elle devient la dénomination régulière la plus utilisée, elle acquiert un fort degré de figement et c'est la crise sanitaire la plus marquante par ses réalisations discursives et son apport linguistique. Ainsi :

Nous avons choisi d'observer la construction du sens en discours à partir des éléments que l'on a pu considérer un temps comme appartenant à une linguistique externe, mais qui font partie d'une linguistique qui « n'aurait plus peur du réel » (Siblot 1990, 1997). L'étude de la nomination des noms d'événement invite en effet à déplacer des frontières, celle du nom propre vs nom commun et celle d'une linguistique « interne » vs « externe », en s'appuyant sur les formes syntaxico-sémantiques des cotextes. (Moirand, Reboul-Touré, 2005, p. 108)

J'ai donc présenté ici quelques éléments pour un parcours du côté de la sémantique discursive.

### 3. La créativité lexicale : du politique au citoyen

La crise actuelle s'insinue dans de très nombreux domaines de la société et elle suscite des analyses dans tous les domaines des sciences humaines comme des sciences dures. Ainsi les chercheurs sont sollicités pour faire des observations, des analyses et prendre du recul en vue de mieux comprendre et de dépasser la crise. Ce cheminement qui semble classique est toutefois particulier, notamment au niveau linguistique. La création de nouveaux mots<sup>14</sup> a été telle que les journalistes qui s'interrogent sur leur pratique d'écriture ont davantage été du côté d'une position métalinguistique (quel genre choisir pour *Covid-19* ?, une *semaine* ou une *septaine* ?). Ces incertitudes sur la langue ont conduit les journalistes à solliciter des linguistes en leur accordant le statut d'experts afin que des réponses soient apportées. Le cadre de l'analyse pourrait être celui de la néologie avec une description très pointue des nouvelles formes (Sablayrolles, 2019) ; je choisis ici une approche lexicologique qui articule morphologie et sémantique.

#### 3.1. La variation en genre

La première question linguistique qui est apparue s'est centrée sur la double émergence de *le covid-19/la covid-19*, avec, le plus souvent, une formulation en ces termes : doit-on dire *le* ou

---

<sup>14</sup> Dans cette partie, j'utilise le mot « mot » car le cadre théorique va être celui de la néologie qui permet de parler de « néologisme » lorsque les mots émergent en discours et ne sont pas encore entrés dans des dictionnaires et de « mot nouveau » pour ceux qui entrent dans un dictionnaire et donc qui perdent une de leur spécificité.

*la*<sup>15</sup> ? Une telle question met en évidence une prescription et la nécessité de devoir faire un choix avec une idée sous-jacente, un emploi est juste et l'autre est une faute. Je souhaiterais développer un autre point de vue qui privilégie la variation et donc la possible utilisation du genre féminin ou du genre masculin. Parmi les premiers emplois de covid-19, dans la presse, c'est l'emploi du masculin qui domine. Par exemple :

Après une année 2019 riche en grands procès - France Télécom, Mediator, Abdelkader Merah, Bernard Tapie, cardinal Barbarin, époux Balkany pour n'en citer que quelques-uns -, l'année 2020 s'annonçait tout aussi intense... avant que le Covid-19 ne vienne y mettre son grain de sel. (*Le Figaro*, 30 décembre 2019)

« Covid-19 » est une création en anglais et quand le mot est emprunté en français se pose la question du genre. Deux points de vue semblent s'être développés. Le premier fait un lien entre « coronavirus » et « covid-19 », comme on dit *le coronavirus*, *le virus*, par analogie, on propose *le covid-19*. Le second reprend la morphologie du mot en anglais pour identifier *co-* pour *corona*, *vi* pour virus et *d* pour disease et comme on traduit *disease* par *la* maladie, l'ensemble de cette composition conserve le féminin du nom noyau, *la covid-19*.

Au début de la crise, les emplois au masculin sont les plus importants dans la presse puis apparaissent quelques emplois au féminin. Pour faire un choix, certains journalistes vont s'appuyer sur une décision de l'Académie française qui prend une décision le 7 mai 2020, déposée dans la rubrique « Dire, ne pas dire »<sup>16</sup> :

*Covid* est l'acronyme de *corona virus disease*, et les sigles et acronymes ont le genre du nom qui constitue le noyau du syntagme dont ils sont une abréviation. [...] *Corona virus disease* signifie « maladie provoquée par le *corona virus* (“virus en forme de couronne”) ». On devrait donc dire *la covid 19*, puisque le noyau est un équivalent du nom français féminin *maladie*.

Mais comme l'usage du masculin est déjà très répandu, le dictionnaire le *Petit Robert* dans son édition de 2021, fait le choix de la variation : « covid [kovid] nom masculin ou féminin ». Avec le choix de la variation, il n'y a plus de faute et l'usage accepte les deux emplois. L'analyse linguistique peut alors se faire au niveau discursif : il serait intéressant de voir quelles sont les sphères d'activité langagière qui utilise tel ou tel genre. En France, les premières occurrences de « la covid-19 », en février 2020, apparaissent auprès de certains journalistes de *France Culture* et dans les revues spécialisés mais aussi dans quelques journaux :

138 établissements de santé ont été désignés dans la lutte contre le coronavirus. Ce sont des lieux où est organisé un parcours parallèle pour que les malades atteints de la Covid-19 ne croisent aucun autre patient. Le dispositif est prêt, on a appris à le mettre en place avec les crises sanitaires précédentes. (*Sciences et Avenir*, 29 février 2020)

L'OMS organise mardi et mercredi un forum sur la recherche et l'innovation afin de faire le point sur les nombreuses inconnues encore présentes sur la Covid-19 et mettre en

---

<sup>15</sup> Doit-on dire le ou la covid-19 ? Pierre Ropert, 8 avril 2020, France Culture, <https://www.franceculture.fr/sciences-du-langage/doit-dire-le-ou-la-covid-19>

<sup>16</sup> <http://www.academie-francaise.fr/le-covid-19-ou-la-covid-19>

œuvre la stratégie d'accélération de la recherche et du développement de traitements et d'un vaccin contre le nouveau coronavirus. (*Le Monde*, 13 février 2020)

Et on entend des médecins interviewés, à la radio ou à la télévision, qui utilisent le féminin<sup>17</sup>.

Il est intéressant de noter que face à un choix, les solutions ne sont pas unanimes et ne peuvent pas toujours s'insérer dans une réponse aux injonctions « *il faut dire vs il ne faut pas dire* » souvent portées par l'Académie française. L'approche du linguiste est descriptive et donc j'analyse les réalisations concrètes produites par des locuteurs. Parfois, plusieurs solutions sont possibles et chacune véhicule un choix qui donne à voir un positionnement linguistique selon des sphères d'activité langagière voire un positionnement individuel. Alors que dans le domaine de la terminologie, une distinction est fondamentale entre le virus qui a sa propre dénomination, SARS-CoV-2 et la maladie qui se nomme la covid-19 alors que dans le français en usage, il se crée un glissement métonymique entre la maladie et le virus et « covid-19 » peut référer aussi bien à la maladie qu'au virus.

### 3.2. Les créations lexicales dans le discours institutionnel

Quand le mot « confinement » (en lien avec la crise) est apparu dans les médias, il est déjà utilisé pour d'autres référents (le confinement suite à un incendie dans un entrepôt...) et il renvoyait aux restrictions imposées à Wuhan, puis aux mesures prises pour les personnes rapatriées de Chine soumises à une quarantaine de deux semaines dans une résidence fermée à Carry-le-Rouet (*La Provence*, 15 février 2020). Puis le référent va se modifier quand l'AFP (entre autres) anticipe un confinement national en France :

Plusieurs grands distributeurs en France ont fait état lundi à l'AFP d'afflux dans leurs magasins de clients désireux de faire des stocks de produits de première nécessité, tels que pâtes, riz ou produits d'hygiène, pour pallier un éventuel **confinement** dû au nouveau coronavirus. (Agence France Presse, 2 mars 2020)

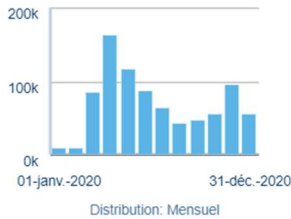
Cet éventuel confinement se réalise finalement et est décrété en France pour le 17 mars à 12h :

Le chef de l'Etat a annoncé hier soir de nouvelles mesures drastiques pour endiguer la propagation exponentielle du virus. Dont le **confinement de la population** pour quinze jours au moins et le report du second tour des élections municipales (L'Humanité, 17 mars 2020).

L'évolution des emplois de « confinement » dans la presse reflète clairement les contraintes sanitaires avec un pic en avril (le 1<sup>er</sup> confinement ayant duré du 17 mars au 11 mai) et un second en novembre (date du 2<sup>d</sup> confinement : 30 octobre au 15 décembre) comme le montre le graphique ci-dessous :

---

<sup>17</sup> Il s'agit ici d'un sentiment linguistique et une étude sur de grands corpus pourrait être mise en œuvre sur ce point.



Graphique 4. Nombre d'occurrences de « confinement » du 1<sup>er</sup> au «31 décembre 2020.

Suite à la sortie du premier confinement a été créé le mot « déconfinement » et pour le 2<sup>d</sup> confinement est apparu le « reconfinement » :

Hier encore, le président de la République, lors de son allocution télévisée annonçant un **déconfinement** progressif à partir du 11 mai prochain, a renforcé la pression sur les assureurs et a souligné qu'il « serait attentif » à la participation du secteur dans la période actuelle. (*La Tribune*, le 15 avril 2020)

« Il est encore temps d'agir », prévient Olivier Véran, qui compte précisément sur cette batterie de décisions pour aplatiser les courbes. Si le gouvernement repousse coûte que coûte la perspective d'un **reconfinement**, même local, il appelle à « limiter les interactions sociales ». (*Le Berry Républicain*, 24 septembre 2020)

On obtient ainsi un paradigme dérivationnel (*confinement, déconfinement, reconfinement*) qui répond parfaitement aux règles morphologiques du français avec le morphème zéro, le préfixe *dé-* et le préfixe *re-* qui sont très productifs. On trouvera aussi dans les médias les verbes *confiner, déconfiner* et *reconfiner* et plus rarement les noms *confiné, déconfiné, reconfiné*. Certains de ces néologismes ont été retenus dans certains dictionnaires comme le *Petit Robert* et ils passent donc avec le statut de « mots nouveaux » avec les définitions suivantes<sup>18</sup> :

**DÉCONFINEMENT** [dekɔ̃finmɑ̃] nom masculin | ÉTYM. 1968 ; rare avant 2020 ◊ de *dé-* et *confinement* ■ Levée du confinement. ■ **CONTRAIRE** : Confinement.

**DÉCONFINER** [dekɔ̃fin] verbe transitif (conjugaison 1) | ÉTYM. 1987 ; rare avant 2020 ◊ de *dé-* et *confiner* ■ Mettre fin au confinement de (qqn.). ■ **PRONOM**. Région qui se *déconfin*e. ■ **CONTRAIRE** : Confiner.

Ces entrées dans les dictionnaires permettent de considérer ces mots comme des lexèmes qui se sont insérés dans la langue. Une mise à jour a été portée à l'entrée lexicographique « confinement » avec l'ajout de « fait de rester chez soi pour ralentir la propagation d'une épidémie. *Mesures de confinement* » assortie d'un contraire : « déconfinement ».

Un autre paradigme dérivationnel se réalise autour des mots en *-aine* (suffixe ou élément de noms qui signifie « groupe de » et la base est un nom de nombre) : *quarantaine* est l'exemple typique mais comme la quarantaine prend le sens de mise à l'écart mais qu'elle ne dure plus 40 jours, on forge des néologismes en fonction des nouvelles réalités : *septaine, quatorzaine* :

<sup>18</sup> Mots insérés aux dictionnaires numériques uniquement : *Le Petit Robert* en version numérique et *Dico en ligne Le Robert*, <https://dictionnaire.lerobert.com/>

Le Conseil scientifique est favorable à la réduction de l'isolement de quatorze jours à sept. La **quatorzaine** devient la **septaine**.

Le mot est formé sur le mot quarantaine et désigne une période de sept jours. L'isolement eût-il été de neuf jours, on eût parlé d'une neuvaine.

Jusqu'ici, la septaine (prononcer sètaine) désignait sept choses semblables. Cette septaine s'est éteinte. Pour la période de sept jours dont on n'a pas fini de parler, prononcera-t-on septaine ou sètaine ? C'est une inconnue de plus dans cette épidémie. Les Belges et les Suisses sont fidèles à la prononciation du *p* : eux qui n'ont pas succombé à l'arithmétique soixante-dix continuent à dire septante. (*Le Figaro*, 10 septembre 2020).

Les néologismes *septaine* et *quatorzaine* ne semblent pas encore répertoriés dans les dictionnaires usuels. Le seront-ils ?

Enfin une dernière série a émergé avec *présentiel* (en présence) et *distanciel* (à distance) avec beaucoup de questions sur la dissemblance orthographique. *Le Dico le Robert* retient *présentiel* (avec *enseignement présentiel*) mais pas *distanciel*. Ces mots existaient déjà dans la sphère de l'enseignement mais ils ont été démocratisés. J'ajouterai dans cette série, « démerdentiel », plutôt présent sur les réseaux sociaux mais qui est apparu à la une du journal *Libération*, le 16 septembre 2020 avec le titre suivant : « Universités : une rentrée en démerdentiel<sup>19</sup> » pour renvoyer au fait de devoir jongler avec des enseignements soit en présence soit à distance selon les circonstances.

Il y a bien d'autres néologismes qui ont émergé et avec l'arrivée des vaccins, on parle de vaccinodromes pour les centres de vaccination : la créativité lexicale est toujours active. Ce qu'il faut souligner est que l'ensemble de ces mots sont morphologiquement construits avec des éléments en français sur des procédés réguliers (pour les néologismes institutionnels). Je n'ai trouvé que deux emprunts à l'anglais : *covid-19* et *cluster* (dans son acception de *foyer épidémique*). J'ai aussi identifié un impact sur la langue avec l'entrée de certains mots dans des dictionnaires usuels. La crise sanitaire a donc un retentissement sur la langue.

### 3.3. Les créations lexicales des citoyens

Cette crise sanitaire inédite implique tous les citoyens comme jamais. L'implication est forte : interdiction de sortir de chez soi sans attestation, devoir porter un masque (ce qui crée un bouleversement culturel), faire la queue à l'extérieur des magasins pendant de très longues minutes. Dans ce contexte inédit, le meilleur moyen de dépasser les difficultés est l'invention, notamment au niveau lexical avec le relais des réseaux sociaux.

La créativité lexicale qui est présente en filigrane chez de nombreux locuteurs a été exacerbée durant la crise sanitaire, notamment pendant le premier confinement. Une initiative du journal *Le Monde* a permis de recueillir des mots nouveaux pour décrire le quotidien de ses lecteurs et des internautes lors du 1<sup>er</sup> confinement :

---

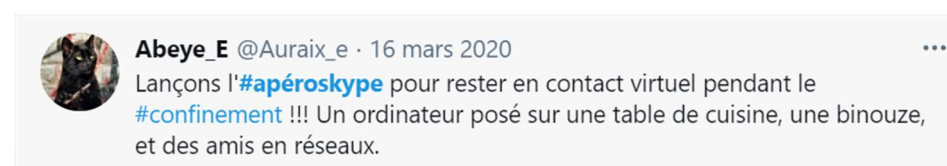
<sup>19</sup> Ce mot est présenté dans « les mots du jour » du *Dico en ligne Le Robert*, <https://www.lerobert.com/dis-moi-robert/raconte-moi-robert/mot-jour>

Le calendrier, l'horloge semblent ne plus avoir aucun sens, tandis que celui des mots fait clic-clac, se décalant au fur et à mesure que notre vie **s'enconfine**. Lundi 27 avril, les lecteurs du *Monde* ont listé, sur le direct « Nos vies confinées », les nouveaux mots décrivant leur quotidien. Mis bout à bout, ils décrivent l'indolence, l'anxiété mais aussi les moments de décompression pendant cette période hors norme. (*Le Monde*, 27 avril 2020)<sup>20</sup>

Les créations sont nombreuses. Voici quelques verbes : *s'enconfiner* (voir ci-dessus), *covidéprimer*, *se télédéconnecter*, *covider* (la cave), *poubelliser*, *casseroliser*, *vuvuzéliser* (pour accompagner les applaudissements des infirmiers et infirmières). Les noms sont construits pour le plus grand nombre (dans ce corpus) sur le modèle des mots-valises : deux mots, après être tronqués ou non, entrent en composition comme *apérue* (apéro + rue) ou *skypapéro* (skype = apéro). Voici quelques exemples avec des extraits en contexte :

- La semaine ne comporte plus qu'un seul et même jour qui se répète en boucle, *lundimanche*.
- d'autres essaient de contribuer et d'aider tant qu'ils peuvent, dans un élan de *solidarité*.
- On s'empiffre pour remplir un *groid*, on devient *graduvid*, victime de la terrible *immobésité*
- sur leur balcon, voire à une fenêtre exposée au Sud, juste de quoi s'offrir une petite séance de *homezage*.

On constate ici beaucoup de fantaisie et ces néologismes devraient rester éphémères et ne pas franchir le cap de l'entrée dans un dictionnaire usuel ; ils ont aussi un peu circulé sur les réseaux sociaux comme twitter :



En guise de conclusion : une ouverture vers l'analyse du discours contrastive

La crise sanitaire a affecté et affecte tous les pans de la société et tous les citoyens qui sont plongés au cœur du problème avec des répercussions remarquables au niveau linguistique. Si

<sup>20</sup> [https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2020/04/27/lundimanche-aperue-coronabdos-les-nouveaux-mots-du-confinement\\_6037915\\_4497916.html](https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2020/04/27/lundimanche-aperue-coronabdos-les-nouveaux-mots-du-confinement_6037915_4497916.html)

nous voyons tous un événement sanitaire, il existe aussi dans ce sillage un événement linguistique<sup>21</sup> avec une exubérance de discours et de créations lexicales. Il va de soi que les discours que nous avons relevés ainsi que les néologismes et mots nouveaux sont caractéristiques de la langue et de la culture françaises et qu'il y a des retentissements différents selon la société, la langue et la culture. Se pose alors la question du passage d'une langue/culture à une autre. Au-delà de la traduction, j'amorce des analyses dans la lignée des travaux de Patricia von Münchow qui fait ses recherches sur une « analyse du discours contrastive ». Cette analyse fait converger l'analyse du discours française, la linguistique textuelle et les approches contrastives ou « transculturelles » :

Son objet est la comparaison de différentes cultures discursives, notion qui recouvre les manifestations discursives des représentations sociales circulant dans une communauté donnée sur les objets sociaux, d'une part, et sur les discours à tenir sur ces objets, d'autre part. Dans cette optique, on met en rapport non pas différentes langues, comme le fait traditionnellement la linguistique contrastive, mais les manifestations d'un même genre discursif dans au moins deux communautés différentes (ou ce qu'on suppose être des communautés), genre dont il s'agit alors de décrire et ensuite d'interpréter les régularités et les variabilités. (von Münchow, à paraître).

Comparer des discours journalistiques en retenant un genre spécifique sur le thème de la crise sanitaire permettrait de cerner les différentes approches que des langues et des cultures ont de l'événement autour de la covid-19, à la fois au niveau discursif et au niveau lexical.

## Références bibliographiques

Béjin A. et Morin E., Eds, 1976, *Communications 25 – La notion de crise*, Paris, Seuil.

Benveniste E. [1958] 1966, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris, Gallimard, p. 258-266.

Détrie C., Siblot P. et Vérine B., 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris, Champion.

*Le Petit Robert de la langue française*, 2020.

Londei D., Moirand S., Reboul-Touré S., Reggiani L., 2013, « [Les sens de l'événement](#) », *Dire l'événement : langage, mémoire, société*, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 7-16.

Marcellesi J.-B., 1976, « Analyse de discours à entrée lexicale (Application à un corpus de 1924-1925) », *Langages* 41, Paris, Larousse, p. 79-124.

Moirand S. et Reboul-Touré S., 2015, « [Nommer les événements à l'épreuve des mots et de la](#)

---

<sup>21</sup> *Coronavirus, une conversation mondiale : comment le Covid a-t-il modifié le langage ?*, 29 janvier 2021, <https://www.franceculture.fr/emissions/le-temps-du-debat/coronavirus-une-conversation-mondiale-comment-le-covid-a-t-il-modifie-le-langage>



[construction du discours](#) », *Langue française* 188 – *Stabilité et instabilité dans la production du sens : la nomination en discours*, Longhi J. (éd.), Armand Colin, p. 105-120.

Moirand S., Reboul-Touré S. et Pordeus M., 2016, “[Popular science at the crossroads of new linguistic spheres](#)” in *Bakhtiniana. Revista de Estudos do Discurso*, vol. 11, n° 2, São Paulo, ISSN 2176-4573. Version en français : « [La vulgarisation scientifique au croisement de nouvelles sphères d’activité langagière](#) », 145-169.

Morin, E., 2012, « Pour une crisologie », *Communications* 25, Paris, Seuil, p. 149-163.

Morin E., 2020, *Sur la crise. Pour une crisologie* [2016] suivi de *Où va le monde* [2017], Paris, Flammarion.

Münchow P. von, 2021, « L’analyse du discours contrastive, un voyage au cœur du discours » in Grillo S. V. de C., Reboul-Touré S. et Glushkova M. (éds), *Analyse du discours et comparaison : enjeux théoriques et méthodologiques*, Bruxelles, Peter Lang.

Née É. et Veniard M., 2012, « Analyse du Discours à Entrée Lexicale (A.D.E.L.) : le renouveau par la sémantique ? », *Langage & Société* 140, p. 15-28.

Petiot G. et Reboul-Touré S., 2009, « [Peut-on définir le ‘mot’ ?](#) », *Le français moderne* 1 – *La problématique du mot*, 77<sup>e</sup> année, CILF, p. 5-21.

Quéré L., 2013, “Les formes de l’événement” in Ballardini E., Pederzoli R., Reboul-Touré S., et Tréguer-Felten G. (éds), *Les facettes de l’événement : des formes aux signes*, *MediAzioni* 15, <http://mediazioni.sitlec.unibo.it>

Reboul-Touré S., 2016, « L’évolution du mot *bien-être* dans la presse française : pour une lexicologie scalaire », in Pederzoli R., Reggiani L. et Santone L. (éds), *Médias et bien-être : discours et représentations*, Bologne, Bononia University Press, p. 93-108.

Reboul-Touré S., 2020, « [La biodiversité : un mot-témoin pour l’analyse du discours](#) », *Les Carnets du Cediscor* 15 – *La biodiversité en discours : communication, transmission, traduction*, PSN, p. 16-32.

Sablayrolles J.-F., 2019, *Comprendre la néologie. Conceptions, analyses, emplois*, Limoges, Editions Lambert-Lucas.

Siblot P., 1990, « Une linguistique qui n’a plus peur du réel », *Cahiers de praxématique* 15, Montpellier, p. 57-76.

Siblot P., 1997, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages* 127, Paris, Larousse, p. 38-55

Veniard, M. 2013, *Du profil lexico-discursif du mot « crise » à la construction du sens social d’un événement*, in Londei D., Moirand S., Reboul-Touré S. et Reggiani L. (éds), [Dire l’événement : langage, mémoire, société](#), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 221-232.